

*Les premiers pas  
vers l'autre*

## Collection Mille et un bébés

dirigée par Patrick Ben Soussan

Des bébés en mouvements, des bébés naissant à la pensée, des bébés bien portés, bien-portants, compétents, des bébés malades, des bébés handicapés, des bébés morts, remplacés, des bébés violents, agressés, exilés, des bébés observés, des bébés d'ici ou d'ailleurs, carencés ou éveillés culturellement, des bébés placés, abandonnés, adoptés ou avec d'autres bébés, des bébés et leurs parents, les parents de leurs parents, dans tous ces liens transgénérationnels qui se tissent, des bébés et leur fratrie, des bébés imaginaires aux bébés merveilleux...

Voici les mille et un bébés que nous vous invitons à retrouver dans les ouvrages de cette collection, tout entière consacrée au bébé, dans sa famille et ses différents lieux d'accueil et de soins. Une collection ouverte à toutes les disciplines et à tous les courants de pensée, constituée de petits livres – dans leur pagination, leur taille et leur prix – qui ont de grandes ambitions : celle en tout cas de proposer des textes d'auteurs, reconnus ou à découvrir, écrits dans un langage clair et partageable, qui nous diront, à leur façon, singulière, ce monde magique et déroutant de la petite enfance et leur rencontre, unique, avec les tout-petits.

Mille et un bébés pour une collection qui, nous l'espérons, vous donnera envie de penser, de rêver, de chercher, de comprendre, d'aimer.

Retrouvez tous les titres parus sur  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

# *Les premiers pas vers l'autre*

*ou comment l'altérité  
vient aux bébés*

Sous la direction  
de Jean-Louis Le Run  
et Bernard Golse

avec

Hélène Gane

Jean Le Camus

Annick Le Nestour

Maryse Métra

Hélène Tremblay

*1001 BB - Mieux connaître les bébés*

 érès

Conception de la couverture :  
Corinne Dreyfuss  
Réalisation :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012  
ME - ISBNPDF : 978-2-7492-2780-1  
Première édition © Éditions érès 2003  
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse  
**[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)**

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Extrait de la publication

# Table des matières

Avant-propos .....	7
La peur de l'autre	
<i>Jean-Louis Le Run</i> .....	11
Du bébé à l'adolescent. Le père : « Ni moi, ni elle »	
<i>Bernard Golse</i> .....	33
Le rôle du père dans la socialisation du jeune enfant	
<i>Jean Le Camus</i> .....	45
Paroles de tout jeunes aînés	
<i>Annick Le Nestour</i> .....	57
De l'un aux autres : se rencontrer à la crèche	
<i>Hélène Gane</i> .....	69
Le plaisir d'être en triade sociale de 3 mois à 3 ans	
<i>Hélène Tremblay</i> .....	79
Un grand pas : franchir le seuil de l'école	
<i>Maryse Métra</i> .....	89
Bibliographie .....	109

## Avant-propos

Tout, aujourd'hui, insiste sur le rapport à l'autre. Qu'il s'agisse des récents événements qui secouent le monde, de la violence qui fait débat dans les banlieues, les écoles et les collèges, des incivilités toujours plus nombreuses ; qu'il s'agisse de la question de l'intégration des enfants différents parce que handicapés, psychotiques ou encore d'une autre culture.

Vivre en bonne entente suppose de pacifier son rapport aux autres, de dominer sa peur de l'étranger comme de maîtriser l'irrésistible attirance, de passer du bestial à l'humain pour pouvoir s'unir et s'aimer tout en restant soi-même. L'autre, différent, nous angoisse, nous effraie, nous intrigue, nous attire, bref, nous interpelle. Que serions-nous sans lui ? N'est-il pas nécessaire à la définition de notre identité ? Objet d'imitation, d'identification, d'amour, objet de projection, de rejet, de haine, semblable et différent, telle est la dialectique de l'autre qui nous fonde comme sujet.

Au plan psychopathologique, c'est cette dynamique qui est en jeu dans la peur de l'étranger, la psychose, qu'elle soit

paranoïaque ou autistique, la phobie sociale, ou encore la peur de la dépendance, les vicissitudes de l'attachement ou les pathologies limites.

C'est une question centrale dans le développement du petit d'homme. De ses balbutiements dépendra souvent la suite des rapports sociaux du sujet.

Comment cette question s'inaugure-t-elle ? Comment s'effectuent les premiers pas vers les autres ? Comment l'altérité, le sentiment d'être autre comme la reconnaissance de l'autre viennent-ils aux petits enfants ?

Dès la grossesse et au moment fondateur de la naissance, l'altérité est posée : cet enfant réel, cet extraterrestre est si proche et si différent de l'enfant imaginaire. Cet autre qui vient au monde en criant, comment ses parents l'abordent-ils ?

Il va s'imposer à eux et habituellement ils le reconnaîtront comme tel, c'est-à-dire comme une personne, une personne en devenir, une personne différente d'eux et pourtant inscrite dans un sentiment d'appartenance. Dans certains cas, le sentiment d'appartenance vient étouffer le processus d'individuation, dans d'autres cas, l'existence trop tôt autonome du bébé entrave le sentiment d'appartenance par un climat d'inquiétante étrangeté.

Le plus souvent, cependant, individuation et appartenance s'équilibrent heureusement de manière dialectique. Fruit de leur chair et/ou de leur amour, l'enfant est certes dépendant, dans le besoin, mais aussi autonome, exigeant, un peu imprévisible et interlocuteur à part entière. Anticipations, projections, fantasmes cherchent à comprendre le mystère du bébé et nourrissent l'accordage affectif qui le lie à sa mère, à son entourage. Très tôt avant la différenciation père-mère,

homme-femme, dans les interactions mère-bébé, de la psyché maternelle à celle du bébé se dessine en creux la place du père comme premier tiers de cette relation qu'il acceptera ou non d'occuper. Le bébé grandit, se développe, la relation se tisse, s'enrichit. Les interactions forment une spirale transactionnelle à trois puis rapidement plusieurs brins. Comment le bébé intègre-t-il la dynamique de l'altérité, comment l'attachement se conjugue-t-il à la peur de l'étranger comme organisateur du moi ?

Mais l'enfant n'est pas seul avec ses parents. D'autres adultes gravitent autour de lui, constituant son environnement affectif : grand-parents, membres de la famille élargie ou recomposée, autres adultes, de plus en plus tôt professionnels de la petite enfance. Dans sa famille, chez la nourrice, à la crèche ou au square, l'enfant rencontre ses pairs. Comment esquisse-t-il ses premiers pas vers eux ? Imitation, offrande, agression, sourire, jeu, isolement, quelles négociations, quels conflits met-il en jeu ? Comment apprend-il à être trois ?

Enfin vient l'heure de l'école, première socialisation à grande échelle, première rencontre avec les pairs pour certains enfants, début d'un long parcours destiné, dans l'idéal, à faire de lui un citoyen ! Comment s'y traite cette rencontre avec le socius alors qu'on l'envisage de plus en plus précocement ? Comment les jeunes enfants sont-ils accompagnés dans cette rencontre, qui est aussi rencontre avec l'autre de la culture ?





Jean-Louis Le Run

## La peur de l'autre

« Quand je regarde on me voit donc j'existe.  
Je peux alors me permettre de regarder et de voir.  
Je regarde alors créativement, et ce que j'aperçois  
(aperception) je le perçois également »  
D.W. Winnicott, *Jeu et réalité*.

Pour le bébé ou le jeune enfant, l'autre ne se manifeste pas toujours sous un jour rassurant. Il peut jouer les trouble-fête en tant qu'il dément par sa simple existence l'illusion d'une parfaite unicité, qu'il s'agisse d'une transformation inattendue de l'objet révélant sa radicale altérité ou encore, à l'image du père, d'un tiers séparateur. L'autre peut devenir objet d'angoisse par la menace qu'il représente ou qu'on lui attribue, que celle-ci soit réelle ou fantasmatique, porte sur l'identité, l'intégralité de soi, sur le lien ou la fusion avec l'objet aimé ou encore, plus tard, sur une partie hautement investie de soi-même, comme dans l'angoisse de castration.

La peur de l'autre, on la retrouve à l'œuvre dans bien des tableaux cliniques, de gravité et de signification très différentes à tous les âges de l'enfance : la timidité, l'inhibition névrotique entravent quotidiennement les rencontres et les liens avec les autres, amenant des conduites d'évitement phobique ou une agressivité déplacée. Des enfants, des pré-adolescents et des adolescents développent une phobie scolaire souvent reliée aux angoisses de séparation ; des jeunes, *border-line* ou abandonniques, rompent leurs fragiles liens avec l'autre dès que les sentiments deviennent trop forts ou l'ambivalence trop importante. Chez le bébé, la peur de l'autre se manifeste par une angoisse de séparation qui va de la détresse à la panique et peut donner lieu à un agrippement à l'objet d'attachement, mère, père ou substitut, ou à une crise d'agitation et d'agressivité souvent interprétée comme une colère, voire un caprice, par l'entourage, qui ne perçoit pas toujours la détresse et la désorganisation de l'enfant à ce moment. Chez l'enfant autiste, la peur ou le refus de l'autre apparaît massif, au centre de la pathologie.

S'il ne s'est pas intéressé directement au bébé, Freud, dans sa modélisation de l'appareil psychique et ses hypothèses concernant sa construction, a ouvert de précieuses pistes. Il a insisté sur le rôle de l'étayage lié à la prématurité spécifique de l'espèce qui fait que le nourrisson humain ne peut pas se passer pendant longtemps de son environnement affectif pour survivre. Certains de ses travaux concernent plus directement la peur de l'autre ou, en tout cas, du nouveau. De l'*Esquisse d'une psychologie scientifique* à « La négation » en passant par *Pulsions et destins des pulsions*, Freud traite des rapports contradictoires du moi avec la réalité extérieure. Dans l'*Esquisse...*,

c'est très explicitement la différence entre le perçu et le désiré qui déclenche une activité de pensée, activité cherchant à relier le nouveau au déjà connu. Dans ce modèle, l'identité n'est donc d'aucun profit pour la vie psychique.

On en retrouve le prolongement dans l'article intitulé « La négation » (*Die Verneinung*). Au début de la vie psychique, la réalité est, pour le moi-plaisir, identique au mauvais, au haï à détruire. Elle est aussi celle avec laquelle il faut composer, en particulier par le biais du jugement :

- d'une part pour savoir ce qui du dehors peut être admis à l'intérieur et ce qui doit être expulsé ;
- d'autre part pour s'assurer de l'existence d'un objet correspondant au désir, de retrouver cet objet afin de déclencher l'action qui mènera à la satisfaction.

À cette mise en place de l'épreuve de réalité s'attache une condition très importante : « Que des objets aient été perdus qui autrefois avaient apporté une satisfaction réelle. »

Enfin, pour Freud, cette polarité – inclusion du bon dans le moi, exclusion du mauvais hors de moi – renvoie à l'opposition pulsion de vie/pulsion de mort.

Ce texte est fondamental pour comprendre la façon dont les psychanalystes envisagent la relation entre psyché et extérieur, le « traitement » de la réalité par le bébé, une réalité qui peut être favorable ou source de tension et qui commence avec l'environnement immédiat. C'est sur ce texte que s'appuie Lacan pour décrire le concept de forclusion à l'œuvre dans les psychoses.

Melanie Klein poursuivra également cette piste en décrivant l'identification projective qui aboutit à la constitution

d'un bon objet interne et débouche sur l'ambivalence de la position dépressive.

## **Un moment du développement affectif**

S'intéressant plus directement à l'enfant et au bébé, Spitz tente de relier les données de l'observation directe et le modèle de l'appareil psychique légué par Freud.

Car, avant d'être pathologique, la peur de l'autre correspond à un moment banal du développement psycho-affectif : la peur de l'étranger. Elle apparaît entre le 6<sup>e</sup> et le 8<sup>e</sup> mois : « Le bébé ne répondra plus par un sourire lorsqu'un visiteur de passage s'approche de son berceau... [II] manifesterà de l'appréhension ou de l'angoisse à des degrés différents et rejettera l'étranger. Toutefois, le comportement varie fortement d'un enfant à l'autre. Les uns baissent les yeux timidement, les autres les couvrent de leurs mains, se cachent le visage en relevant leur robe, se jettent à plat ventre sur leur lit en se dissimulant la face dans les couvertures, ou encore pleurent ou hurlent. » Pour Spitz, c'est la première manifestation d'angoisse proprement dite.

Si, jusque-là, les cris, les pleurs manifestaient des états de tension, de déplaisir liés à la faim, à la douleur ou à un malaise physique sans contenu psychologique à mesure que l'enfant grandit, ses manifestations de déplaisir deviennent plus spécifiques et plus intelligibles pour l'environnement, qui y répond de façon plus adaptée. Le bébé ne tarde pas alors à saisir le lien entre ce qu'il fait et ce que cela produit : c'est le début du principe de causalité, étape importante selon Spitz car elle marque

les débuts de la communication et conduira ultérieurement à la communication sémantique.

Par ailleurs, les expériences qui provoquent du déplaisir finissent par être mémorisées et structurées de telle sorte que leur réactivation par un percept venu de l'extérieur produira à coup sûr du déplaisir, entraînant une réaction de retrait que nous traduisons par de la peur. S'agit-il vraiment d'une « peur » de l'étranger ? « L'angoisse du huitième mois, précise Spitz, se distingue tout à fait du comportement lié à la peur (car) l'enfant y répond à quelque chose ou quelqu'un qui n'a jamais été mêlé auparavant à une expérience de déplaisir... L'angoisse qu'il montre ne répond pas au souvenir d'une expérience désagréable avec un étranger mais à la perception du visage de l'inconnu en tant que différent des traces mnémoriques correspondant à celui de sa mère. »

Spitz en déduit que cette capacité de l'enfant de huit mois de déplacer des investissements de traces mnémoriques soigneusement emmagasinées reflète le fait qu'il a maintenant établi une véritable relation objectale et que la mère est devenue son objet libidinal, son objet d'amour. La mère n'est plus interchangeable avec n'importe quel individu. Cette certitude exclusive permet à l'enfant de nouer les liens étroits qui confèrent à l'objet les attributs qui le rendent unique.

L'angoisse de séparation apparaît un peu plus tard que la peur de l'étranger. C'est la peur fondamentale que Freud a présentée comme le prototype de toutes les angoisses.

## Attachement et séparation

Les travaux de Bowlby et de ses émules, reliant cette question à celle de l'attachement, sont venus tout à la fois questionner et enrichir cette étude. Tout d'abord, la peur de l'étranger est précédée par la peur de l'étrange. Bowlby décrit chez le bébé, dès le sixième mois, des peurs de l'étranger, des objets insolites ou des situations nouvelles, par exemple lorsque des adultes se comportent avec lui de manière trop différente de la personne qui donne habituellement les soins (*in* Mazet et Stoleru). D'autre part, il ne s'agit pas d'un phénomène aussi universel que le pensait Spitz et il est variable selon les conditions. Selon Bower (cité par Mazet et Stoleru), il est rare qu'un bébé assis sur les genoux de sa mère manifeste de la peur lorsqu'un étranger s'approche de lui, dans un environnement étranger et en l'absence de la mère non plus ; par contre, si la mère est présente mais ne le tient pas, alors le bébé pourra manifester de la peur.

Bowlby a insisté sur le fait que « la figure d'attachement agit comme base de sécurité pour l'exploration du monde physique et social de l'enfant ». Les expériences répétées du bébé l'amènent donc à forger des « modèles internes portant sur les figures d'attachement et sur soi-même, opérant tout au long de la vie ».

L'intérêt pour la question qui nous occupe est la mise en évidence du lien entre le type d'attachement et la plus ou moins grande ouverture à l'étranger, l'inconnu, la découverte. S'appuyant sur le fait que c'est la disparition de la figure d'attachement qui amène l'angoisse de l'enfant, Bowlby a mis au point, en 1969, un protocole connu sous le nom de « Strange

Situation », qui consiste à faire vivre à l'enfant une série de séparations et de réunions dans un scénario à trois impliquant l'enfant, sa mère (ou son père) et une personne étrangère. La succession codifiée des diverses configurations est censée activer le système d'attachement avec une intensité croissante. Cette situation étrange a été largement utilisée, depuis, par les psychologues du développement pour l'étude de l'attachement. Il est désormais classique de distinguer, avec Ainsworth, trois grands types d'attachement : l'attachement assuré, l'attachement anxieux-évitant, l'attachement anxieux-ambivalent, auxquels d'autres travaux ont ajouté l'attachement désorganisé (Main, 1996). Ces types définissent différentes modalités de réaction à l'absence de l'objet d'attachement et à la présence de l'autre.

Dans l'attachement assuré, l'enfant confiant dans la protection parentale d'une mère disponible, sensible à ses signaux de détresse, s'enhardit dans l'exploration du monde et revient partager l'enthousiasme de ses découvertes avec sa mère. Il sait trouver rapidement un substitut pour se consoler de son absence ou chercher à créer avec l'inconnu un lien de sécurité et, dès que la mère revient, il se précipite vers elle pour lui montrer joyeusement ses découvertes.

Dans l'attachement angoissé ambivalent, l'enfant n'est pas certain que son parent sera disponible, lui répondra ou l'aidera lorsqu'il fera appel à lui. Du fait de son incertitude, toujours sujet à l'angoisse de séparation, il tend à s'accrocher, se montre angoissé pour aller explorer le monde. Ce type d'enfant n'établit une relation d'aide que par leur détresse. Selon Ainsworth, ce schéma est favorisé par le fait que l'enfant a vécu des séparations ou que le parent est disponible et secourable



dans certaines situations, mais pas dans d'autres, et utilise des menaces d'abandon comme moyen de discipline.

Dans l'attachement angoissé évitant, l'enfant, n'ayant aucune confiance dans la réponse à sa recherche de soins, s'attendant à être repoussé, reste difficile à consoler, ne cherche pas l'aide de l'autre et semble se suffire à lui-même.

L'attachement désorganisé, plus rare, correspond à des bébés qui ne savent pas utiliser leur mère comme base de sécurité quand elle est présente, ni s'y tranquilliser lorsqu'elle revient, ni se tourner vers l'étranger ou utiliser les ressources de leur corps (comportements autocentrés), et communiquent une impression d'étrangeté témoignant d'un profond dysfonctionnement de la relation avec la mère ou ses substituts.

Ces modalités d'attachement définissent un style relationnel qui perdure et ont même, selon Ainsworth et Main, une valeur prédictive des modalités relationnelles avec autrui dans l'enfance, voire à l'âge adulte. Ce qui souligne l'importance de cette première rencontre avec l'autre pour l'avenir des relations sociales. Les mères, et d'une façon générale les parents, reproduisent avec leur enfant leurs « modèles internes opérants », leurs modalités d'attachement. De plus, les recherches de Main ont montré que le type d'attachement de l'enfant était en phase avec la façon dont les parents évoquaient pendant la grossesse leur relation future avec l'enfant à venir. Ce qui ne surprend pas le clinicien habitué à travailler avec la répétition et montre, s'il en était besoin, l'influence des représentations internes parentales. Cependant, cette permanence des schémas interactifs est contestable. Jean Le Camus, par exemple, qui pourtant encourage les chercheurs à poursuivre les travaux sur l'attachement, souligne que « tout n'est

pas joué dans la phase de construction des modèles et, surtout, que les actions de prévention, d'accompagnement, de guidance sont propres à harmoniser, rééquilibrer, voire réparer des modes de fonctionnement dyadiques précocement perturbés ». Il y a donc de l'espoir pour les professionnels de la petite enfance, et un rôle à jouer !

Ces recherches, si elles fournissent des repères intéressants et confirment les impressions cliniques sur le rôle de l'environnement et la répétition transgénérationnelle, restent pourtant au niveau du constat et ne permettent pas de comprendre en profondeur la dimension intrapsychique de ce qui se joue dans ces premières ouvertures vers l'autre et la nature des représentations qui les accompagnent. Elles confirment la nécessité de s'intéresser au comportement de la mère ou de l'environnement mais, surtout, à ce qui le sous-tend, c'est-à-dire les représentations qu'ont les parents de l'enfant, de leur parentalité, et à la dynamique non seulement de la dyade mais aussi de la triade et du couple parental.

Partant des travaux de Spitz, de l'apport considérable de Winnicott avec les concepts de « mère suffisamment bonne » et d'« aire transitionnelle », d'« illusion » et d'« *object presenting* », et des concepts de Wilfred Bion tels que la « rêverie maternelle » capable de transformer les « projections bêta » du nourrisson en « éléments alpha » assimilables, les recherches psychanalytiques se sont portées depuis une vingtaine d'années sur la façon dont s'établissait le lien mère-bébé et se construisait les contenants psychiques de l'enfant. Lebovici, tout en reconnaissant l'importance des travaux de Bowlby, a mis l'accent sur l'importance, pour comprendre les interactions parents- bébé, de prendre en compte les interactions fantas-

matiques qui les sous-tendent, ouvrant la voie à la psychanalyse du bébé et à la dimension transgénérationnelle.

D'un autre côté, la reconnaissance des compétences du bébé et de son rôle actif dans la relation a conduit à la notion de spirale transactionnelle. En développant la notion d'accordage affectif, Daniel Stern a décrit comment, par le biais de la transposition intermodale par exemple, la mère et le nourrisson pouvaient communiquer et partager des affects et des états mentaux, et comment le bébé pouvait découvrir que sa subjectivité pouvait être comprise et prendre conscience de la subjectivité de l'autre. Ces derniers travaux viennent remettre en question l'hypothèse d'un fonctionnement indifférencié initial. En se fondant sur des travaux d'observation du nouveau-né et de ses interactions, ils défendent l'idée d'un sens de soi émergent dès la naissance.

## **Les raisons d'un attachement**

Chloé, deux ans et demi, m'est adressée au CMP pour des difficultés de séparation. Elle se blottit contre sa mère, me tourne le dos, refuse de se tourner vers moi et de répondre à mes sollicitations. Rien n'y fait, ses sanglots et ses cris brouillent la conversation avec sa mère, qui n'en continue pas moins à déverser ses inquiétudes et se montre maladroite à la rasséréner. La halte-garderie qu'elle fréquente depuis peu s'inquiète de son incapacité à supporter le départ de sa mère, comme des difficultés de cette dernière à la laisser. « Les éducatrices m'ont dit d'aller faire un tour, de penser à moi, d'aller faire du shopping ou d'aller au cinéma, mais je n'ai aucune envie de cela ! s'exclame la mère, ce que j'aime, c'est être avec ma fille... ». Il semble donc que l'entrée à l'école et la confrontation prochaine aux autres enfants et aux adultes s'annoncent sous de sombres auspices pour Chloé, qui n'a encore jamais quitté sa maman. Elle semble avoir peur de l'étranger,

manifeste des difficultés de séparation qui pourraient évoquer un attachement du type anxieux ambivalent. Mais ce qui frappe, c'est les difficultés évidentes de la mère elle-même à se séparer de son enfant. Quant au père, il paraît n'avoir pas beaucoup de place ni d'intérêt pour l'enfant et s'exclut activement en refusant de participer aux entretiens, faisant porter à la mère les difficultés rencontrées. Nous avons le sentiment que Chloé irait bien à la rencontre des « autres » mais qu'elle ne s'y autorise pas. Devant l'envahissement total par la mère des entretiens conjoints mère-enfant, et l'impossibilité de séparer les deux protagonistes, nous acquérons la conviction que, pour pouvoir supporter la séparation, il faut que la mère soit elle-même prise en charge simultanément. Nous mettrons en place un cadre qui associe d'un côté une prise en charge infirmière de l'enfant seule, utilisant le jeu comme médiation, et simultanément, dans un autre bureau, en utilisant le transfert sur le médecin consultant, des entretiens thérapeutiques avec la mère « mise en manque de sa fille ». Périodiquement, tout le monde se rencontre. Dans ce cadre, la mère peut progressivement élaborer le vide insupportable éprouvé en l'absence de sa fille, tandis que Chloé parvient à s'ouvrir à la relation proposée par les soignantes.

L'attachement excessif proclamé par la mère dans son discours (et par Chloé dans son comportement) se révélera être en grande partie lié à une formation réactionnelle à un certain rejet de sa fille pour plusieurs raisons :

- du fait du sexe de l'enfant, car cette femme a déjà une fille d'une première union et souhaitait un garçon ;
- du fait que l'arrivée de Chloé, bien que désirée, scelle l'union avec le père investi de façon très ambivalente parce qu'il refuse de s'identifier à un père idéalisé, aimant et protecteur, et propose un modèle traditionaliste de l'organisation familiale (la femme à la maison avec les enfants, et l'homme au travail), modèle que refuse consciemment cette femme émancipée du modèle culturel de ses origines ;
- du fait, enfin, de la crainte de la réédition des mauvais traitements qu'elle-même a subis de la part de sa propre mère, décrite comme très

manifeste des difficultés de séparation qui pourraient évoquer un attachement du type anxieux ambivalent. Mais ce qui frappe, c'est les difficultés évidentes de la mère elle-même à se séparer de son enfant. Quant au père, il paraît n'avoir pas beaucoup de place ni d'intérêt pour l'enfant et s'exclut activement en refusant de participer aux entretiens, faisant porter à la mère les difficultés rencontrées. Nous avons le sentiment que Chloé irait bien à la rencontre des « autres » mais qu'elle ne s'y autorise pas. Devant l'envahissement total par la mère des entretiens conjoints mère-enfant, et l'impossibilité de séparer les deux protagonistes, nous acquérons la conviction que, pour pouvoir supporter la séparation, il faut que la mère soit elle-même prise en charge simultanément. Nous mettrons en place un cadre qui associe d'un côté une prise en charge infirmière de l'enfant seule, utilisant le jeu comme médiation, et simultanément, dans un autre bureau, en utilisant le transfert sur le médecin consultant, des entretiens thérapeutiques avec la mère « mise en manque de sa fille ». Périodiquement, tout le monde se rencontre. Dans ce cadre, la mère peut progressivement élaborer le vide insupportable éprouvé en l'absence de sa fille, tandis que Chloé parvient à s'ouvrir à la relation proposée par les soignantes.

L'attachement excessif proclamé par la mère dans son discours (et par Chloé dans son comportement) se révélera être en grande partie lié à une formation réactionnelle à un certain rejet de sa fille pour plusieurs raisons :

- du fait du sexe de l'enfant, car cette femme a déjà une fille d'une première union et souhaitait un garçon ;
- du fait que l'arrivée de Chloé, bien que désirée, scelle l'union avec le père investi de façon très ambivalente parce qu'il refuse de s'identifier à un père idéalisé, aimant et protecteur, et propose un modèle traditionaliste de l'organisation familiale (la femme à la maison avec les enfants, et l'homme au travail), modèle que refuse consciemment cette femme émancipée du modèle culturel de ses origines ;
- du fait, enfin, de la crainte de la réédition des mauvais traitements qu'elle-même a subis de la part de sa propre mère, décrite comme très